

Le divin et l'humain

(Léon Tolstoï)

I

Ceci se passait en Russie au milieu des années soixante-dix¹, au plus fort de la lutte que les révolutionnaires² menaient contre le gouvernement.

Le commandant militaire d'une province du Sud³, un robuste Allemand aux moustaches tombantes, au regard froid et au visage inexpressif, en vareuse, une croix blanche⁴ accrochée au cou, était assis à son bureau un soir, entouré de quatre bougies revêtues d'abat-jour, occupé à étudier et à signer les papiers laissés à son intention par son secrétaire. « Général-adjutant Untel » signait-il de son large paraphe, avant de mettre la feuille de côté.

Parmi les papiers se trouvait aussi la condamnation à mort par pendaison du candidat⁵ de l'Université de Novorossiisk Anatole Svetlogoub⁶, pour sa participation à un complot visant à renverser le gouvernement⁷. Fronçant particulièrement les sourcils, le général le signa également. De ses doigts blancs, soignés, ridés par l'âge et le savon, il régla au même niveau le bord des feuilles et les mit de côté. Le papier suivant concernait la fixation des sommes destinées au transport des vivres. Il était en train de le lire attentivement, en se demandant si les sommes avaient été bien calculées, lorsqu'il repensa soudain à cette conversation avec son adjoint au sujet de l'affaire de Svetlogoub. Le général estimait que la dynamite trouvée chez Svetlogoub ne prouvait pas ses intentions criminelles. Son adjoint insistait sur le fait qu'il y avait, en dehors de la dynamite, de nombreux indices prouvant que Svetlogoub était le chef de la bande. S'en souvenant, le général devint pensif, et, sous sa vareuse à la doublure ouatinée, aux revers rigides comme du carton, son cœur se mit à battre avec irrégularité, sa respiration devint si lourde que la grosse croix blanche qui faisait sa joie et sa fierté commença à se balancer sur sa poitrine. Il était encore possible de faire revenir le secrétaire pour, sinon annuler, du moins reporter la sentence.

« Le faire revenir ? oui, non ? »

Son cœur continuait à battre irrégulièrement. Il sonna. Un courrier entra vite, sans bruit.

« Ivan Matveïevitch est-il parti ? »

— Non, Votre Haute Excellence, il est allé dans son bureau.

Le cœur du général tantôt s'arrêtait, tantôt battait rapidement. Il se rappela les avertissements du médecin qui avait récemment écouté son cœur.

« Surtout, avait dit le médecin, dès que vous sentez votre cœur battre, cessez le travail, distrayez-vous. Le pire, ce sont les émotions. Vous ne devez en aucun cas vous laisser aller à des émotions. »

— Faut-il le faire venir ?

— Non », dit le général.

« Oui, songea-t-il, l'irrésolution est la pire des émotions. C'est signé, point final. *Ein jeder macht sich sin Bett und muss d'rauf schlafen*⁸, dit-il, répétant son dicton favori. Et puis cela ne me concerne pas. J'exécute les ordres d'une volonté supérieure et dois me tenir au-dessus de ce genre de considérations », ajouta-t-il en fronçant les sourcils pour faire venir en lui une dureté qui n'était pas dans son cœur.

Il lui revint alors en mémoire sa dernière entrevue avec le souverain⁹, et ce que lui avait dit celui-ci, en vissant sur lui son regard vitreux: « Je compte sur toi : de même que tu ne t'es pas ménagé sur le champ de bataille, tu te montreras aussi décidé dans la guerre contre les Rouges, sans te laisser abuser ni intimider. Adieu ! » Et le tsar, l'ayant étreint, lui avait présenté son épaule à baiser. Le général se souvenait de lui avoir répondu : « Mon seul désir est de donner ma vie pour mon souverain et pour ma patrie. »

Retrouvant le sentiment d'attendrissement servile qu'il avait ressenti en ayant conscience de son dévouement plein d'abnégation pour son souverain, il chassa de son esprit la pensée qui l'avait troublé un instant, signa le restant des papiers et sonna de nouveau.

« Le thé est servi ? demanda-t-il.

— On le sert en ce moment, Votre Haute Excellence.

— C'est bien, tu peux disposer. »

Le général poussa un profond soupir et, frottant de la main l'emplacement de son cœur, passa, marchant lourdement, dans le grand salon désert au parquet fraîchement nettoyé, et gagna le petit salon, d'où provenaient des voix.

La femme du général avait des invités : le gouverneur de la province avec son épouse, une vieille princesse, grande patriote, et un officier de la Garde¹⁰, le fiancé de la dernière fille du général, non encore mariée.

Maigre et sèche, le visage froid et les lèvres minces, assise devant une petite table basse portant un service à thé, avec une théière en argent sur la plaque d'un réchaud, la femme du général parlait, sur un ton faussement attristé, à la femme du gouverneur, grosse dame s'efforçant de paraître jeune, de ses inquiétudes pour la santé de son mari.

« Chaque jour de nouveaux rapports font état de complots et de toutes sortes de choses effrayantes... Et tout cela retombe sur Basile, il doit prendre toutes les décisions.

— Ah, ne m'en parlez pas ! dit la princesse. *Je deviens féroce quand je pense à cette maudite engeance*¹¹.

— Oui, oui, c'est affreux ! Le croirez-vous, il travaille douze heures par jour, avec son cœur en mauvais état. Je crains vraiment...

Voyant son mari entrer, elle n'acheva pas.

— Oui, allez absolument l'entendre. Barbini est un ténor étonnant », dit-elle avec un sourire aimable à l'adresse de la femme du gouverneur, évoquant le chanteur fraîchement arrivé comme si elles n'avaient fait que parler de lui.

La fille du général, une jolie jeune fille aux formes pleines, était assise avec son fiancé dans un angle du salon, derrière un paravent chinois. Elle se leva, imitée par son fiancé, et s'approcha de son père.

« C'est vrai, nous ne nous sommes pas encore vus aujourd'hui ! » dit le général en embrassant sa fille et en serrant la main de son fiancé.

Ayant salué les invités de sa femme, le général s'assit près de la table basse et se mit à discuter avec le gouverneur des dernières nouvelles.

« Non, non, défense de parler affaires ! l'interrompt la femme du gouverneur. Voilà d'ailleurs Kopiev, qui va nous raconter quelque chose de drôle. Bonjour Kopiev ! »

Et Kopiev, joyeux luron réputé et diseur de bons mots, se mit en effet à raconter la dernière anecdote, qui divertit tout le monde.

Notes

1. Ce texte date de 1905. Il s'agit donc des années 1870.
2. Il s'agit à l'époque du groupe « Terre et liberté », qui donnera ensuite naissance à la célèbre *Narodnaïa Volia* : « Liberté du peuple » :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Terre_et_Libert%C3%A9
3. Cela se passe au bord de la mer Noire. Cela est confirmé par l'allusion suivante à Novorossiisk, port sur la mer Noire à l'Est de la Crimée. Le personnage historique ayant inspiré celui du gouverneur militaire est sans doute Nikolai Alderberg (1819-1892), qui fut gouverneur militaire de Simféropol. Tolstoï peut avoir mélangé plusieurs éléments historiques, car nous sommes plutôt à Odessa – c'est indiqué au chapitre VIII –, où furent pendus des *narodniki* (voir la note 2).
Une notice russe précise d'ailleurs que le personnage de Svetlogoub fut inspiré par le destin de Dmitri Andreïevitch Lizogoub, révolutionnaire exécuté à Odessa en août 1879...
4. Peut-être l'Ordre de Saint Alexandre Nevski, récompense honorifique.
5. Demi-grade universitaire, correspondant un peu à nos doctorants.
6. J'ai francisé le prénom Anatoli – je ferai pareil au chapitre VIII avec le prénom Ignati, donné là encore sans le patronyme. Le nom veut dire quelque chose comme « bouche de lumière ».
7. À partir de 1875, de jeunes membres de « Terre et liberté » ou de l'organisation suivante, celles des *narodniki*, furent fusillés ou, le plus souvent, pendus pour avoir organisé – ou tenté de le faire, l'*Okhrana* infiltrait ces groupes – des attentats contre des personnalités gouvernementales, et contre le tsar lui-même : Ossinski, Kovalski, Khaltourine, Jelvakov, Jéliabov... Trois ans après le conte de Tolstoï, Leonid Andreïev écrivit sur ce thème la nouvelle *Les sept pendus* :
<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/221016/histoire-des-sept-pendus-leonid-andreiev>
8. En allemand dans le texte, avec une note traduisant en russe : comme on fait son lit, on se couche.
9. Le tsar Alexandre II.
10. Corps d'élite affecté au tsar.
11. En français dans le texte, avec une note traduisant en russe.

« Non, ce n'est pas possible, pas possible, pas possible ! Lâchez-moi ! » glapissait la mère de Svetlogoub en s'efforçant d'échapper aux mains du professeur de lycée, un collègue de son fils, et à celles du docteur, qui essayaient tous les deux de la retenir.

La mère de Svetlogoub était une femme pas encore vieille, d'allure jolie, avec des boucles grisonnantes et des faisceaux de petites rides au coin des yeux. Ayant appris que la sentence de mort avait été signée, le professeur, le collègue de Svetlogoub, voulut préparer sa mère, avec ménagement, à cette terrible nouvelle ; mais à peine commença-t-il à lui parler de son fils qu'elle devina, à son ton et à ses regards fuyants, que ce qu'elle craignait était arrivé.

Cela se passait dans une petite chambre du meilleur hôtel de la ville.

« Qu'avez-vous à me tenir, lâchez-moi ! » criait-elle en tentant d'échapper au docteur, un vieil ami de leur famille, qui, d'une main serrait son coude maigre et de l'autre posait sur la table ovale, devant le divan, un flacon de gouttes. Elle était contente d'être maintenue, parce qu'elle sentait qu'elle devait entreprendre quelque chose, mais ne savait pas quoi au juste, et avait peur d'elle-même.

« Du calme. Tenez, buvez ces gouttes de valériane », dit le docteur en lui présentant un petit verre contenant un liquide trouble.

Elle se tut brusquement et se cassa presque en deux, sa tête retombant sur sa poitrine creuse, et, fermant les yeux, elle se laissa tomber sur le divan.

Elle se souvint que, trois mois plus tôt, son fils lui avait dit adieu d'un air mystérieusement triste. Elle revit ensuite le garçon âgé de huit ans, à la petite veste de velours, aux pieds nus, aux longs cheveux blonds faisant des boucles.

« Et ce même garçon, ils... vont lui faire ça ! »

Elle bondit sur ses pieds, repoussa la table et s'arracha aux mains du docteur. Parvenue à la porte, elle se laissa de nouveau tomber dans un fauteuil.

« Et ils disent que Dieu existe ! Drôle de Dieu, s'il permet cela ! Que le diable l'emporte, ce Dieu ! » criait-elle, tantôt sanglotant, tantôt partant d'un rire hystérique. Ils vont pendre quelqu'un qui a tout laissé, qui a abandonné sa carrière, qui a donné tout son bien aux autres, tout donné aux gens », disait-elle, faisant à présent un mérite de l'abnégation qu'elle reprochait naguère à son fils.

« Et c'est ça qu'ils vont lui faire ! Et vous dites que Dieu existe ! s'écria-t-elle.

— Je ne dis rien, je vous demande juste de prendre ces gouttes.

— Je ne veux rien prendre. Ha-ha-ha ! » riait-elle et sanglotait-elle, enivrée par son propre désespoir.

Quand la nuit arriva, elle était si épuisée qu'elle ne pouvait plus ni parler ni pleurer, elle regardait seulement devant elle, les yeux fixes, le regard fou. Le docteur lui fit une injection de morphine, et elle s'endormit.

Elle dormit d'un sommeil sans rêves, mais son réveil fut encore plus horrible. Le plus horrible, c'était que les gens pussent être aussi cruels, pas seulement ces affreux généraux et gendarmes aux joues lisses, mais tous les gens, tout le monde : la fille d'étage au visage paisible, venue faire la chambre, et les gens qui, dans la chambre voisine, se retrouvaient gaiement et riaient comme si de rien n'était.

Depuis plus d'un mois, Svetlogoub connaissait une réclusion solitaire qui lui avait fait traverser bien des épreuves.

Dès l'enfance, Svetlogoub avait ressenti l'injustice de sa situation exceptionnelle de personne riche, et, bien qu'il s'efforçât de faire taire cette voix en lui, il lui arrivait souvent, en rencontrant des gens dans le besoin, ou tout simplement lorsqu'il était particulièrement gai, d'éprouver de la honte en pensant à ces gens, ces paysans, ces vieillards, ces femmes, ces enfants qui naissaient, grandissaient et mouraient sans connaître les joies dont lui profitait, sans en savoir le prix, restant dans l'étreinte du labeur et de la nécessité. En finissant ses études à l'université, pour échapper à ce sentiment de ne pas être dans son bon droit, il avait ouvert une école chez lui, à la campagne, une école modèle, ainsi qu'un magasin d'alimentation et un asile pour vieux indigents des deux sexes. Mais, étrangement, en se livrant à ces activités, il éprouvait bien davantage de honte, il se sentait bien plus coupable devant le peuple que du temps où il dînait avec ses collègues ou montait un cheval de prix. Il sentait que quelque chose n'allait pas, là-dedans, et même pire, qu'il y avait là quelque chose de sale, de moralement dégradant.

Plongé dans un tel désespoir du fait de ses activités villageoises, il arriva un jour à Kiev pour rencontrer l'un de ses plus proches camarades d'université. Trois ans après cette entrevue, ledit camarade serait fusillé dans un fossé de la forteresse de Kiev.

Ce camarade, homme enflammé, séduisant et extrêmement doué, lui fit rejoindre un cercle qui se proposait d'instruire le peuple, de faire éclore en lui la conscience de ses droits et d'y constituer des cercles unis entre eux et aspirant à se libérer de la tutelle des propriétaires fonciers et du pouvoir du gouvernement. Les discussions avec cet homme et avec ses amis firent clairement prendre conscience à Svetlogoub de ce qui était jusqu'alors resté brumeux dans son esprit. Il comprenait maintenant ce qu'il avait à faire. Tout en restant en relation avec ses nouveaux camarades, il revint dans son village et y commença une nouvelle activité. Il se fit maître d'école, ouvrit des classes pour adultes, auxquels il lisait des livres et des brochures, en expliquant aux paysans leur situation ; de plus, il éditait de la littérature clandestine – livres et brochures –, et donnait tout ce qu'il pouvait donner sans léser sa mère, dans le but de construire des centres analogues dans d'autres villages.

Dès le début de sa nouvelle activité, Svetlogoub se heurta à deux obstacles inattendus : le premier était que les gens du peuple, dans leur majorité, non seulement restaient indifférents à sa propagande, mais même le considéraient avec mépris. (Les gens qui le comprenaient et lui montraient de la sympathie demeuraient des exceptions, et c'étaient souvent des gens d'une moralité douteuse.) L'autre obstacle vint du gouvernement. Son école fut interdite, ses amis perquisitionnés, ses livres et divers papiers saisis.

Svetlogoub fit peu attention au premier obstacle – l'indifférence du peuple –, car il était trop indigné par le deuxième : la répression gouvernementale, insultante et insensée. Ses camarades faisaient des expériences similaires dans d'autres endroits, et l'irritation ressentie contre les autorités, mutuellement attisée, crût au

point qu'une grande partie de leur cercle décida d'affronter le gouvernement en recourant à la violence.

Le meneur de ce groupe était un certain Méjénietki – en qui tous voyaient un homme d'une volonté inébranlable, d'une logique invincible, entièrement dévoué à la cause de la révolution.

Subjugué par cet homme, Svetlogoub se consacra, avec la même énergie qu'il mettait naguère à travailler au sein du peuple, à l'activité terroriste.

Activité dangereuse, mais c'était ce danger, plus que le reste, qui attirait Svetlogoub.

Il se disait : « La victoire ou le martyre, et le martyre est aussi une victoire, mais dans l'avenir ». Et le feu qui s'était allumé en lui ne s'éteignit pas durant les sept années de son activité révolutionnaire, il brûlait en lui toujours plus vivement, soutenu qu'il était par l'amour et le respect des gens qu'il fréquentait.

Le fait d'avoir donné presque tout le bien qui lui venait de son père pour la cause, il n'y attachait aucune importance, pas plus qu'aux peines et aux gênes qu'il endurait souvent en raison de son activité. Une seule chose lui causait du chagrin : la peine que cette activité faisait à sa mère et à la jeune fille, pupille de sa mère et vivant chez elle, qui était amoureuse de lui.

Récemment, un camarade qu'il aimait peu et qui était plutôt désagréable, un terroriste recherché par la police, lui avait demandé de cacher chez lui de la dynamite. Svetlogoub avait accepté sans hésiter, précisément parce qu'il n'aimait pas ce camarade ; le lendemain, son appartement avait été perquisitionné, et la dynamite découverte. Toutes les fois qu'on lui avait demandé comment il s'était procuré cette dynamite, il avait refusé de répondre.

Et le martyre qu'il attendait avait commencé. Ces derniers temps, alors que tant de ses amis étaient suppliciés, emprisonnés, déportés, que tant de femmes souffraient, Svetlogoub souhaitait presque le martyre. Et les premiers instants de son arrestation, lors des premiers interrogatoires, il avait éprouvé une excitation particulière, presque de la joie.

Il avait ressenti cela quand on l'avait déshabillé et fouillé, et lorsqu'on l'avait mis en cellule, en fermant sur lui la porte métallique. Mais au bout d'une journée, d'une autre, d'une troisième, d'une semaine, d'une deuxième, puis d'une troisième, dans cette cellule sale, humide, infestée d'insectes, dans cette solitude et cette oisiveté forcée, seulement interrompue par les échanges avec les camarades emprisonnés qui, en frappant les murs, communiquaient de mauvaises, de tristes nouvelles, et de temps en temps par les interrogatoires au cours desquels de froids questionneurs hostiles s'efforçaient d'obtenir de lui de quoi incriminer ses camarades, ses forces tant morales que physiques commencèrent à faiblir régulièrement. Il se languissait et souhaitait seulement, comme il se le disait, que sa pénible situation prît fin, d'une façon ou d'une autre. Ses propres doutes au sujet de ses forces accroissaient sa détresse. Au deuxième mois de sa réclusion, il se surprit en train de songer à dire toute la vérité, juste pour retrouver la liberté. Sa faiblesse lui fit peur, mais il ne trouvait plus en lui ses forces d'autrefois, se détestait et se méprisait d'autant, et son angoisse ne faisait que croître.

Le plus effrayant était pour lui de tant regretter, captif, l'énergie et les joies de la jeunesse, qu'il avait si aisément sacrifiées en étant libre, et qui lui paraissaient à présent si charmantes qu'il jetait un autre regard sur tout ce qui lui avait paru bon, et se mordait parfois les doigts en pensant à toute son activité passée. Comme il

aurait pu être heureux en liberté, qu'il eût été doux de vivre à la campagne, à l'étranger, au milieu de gens qu'il chérissait et dont il était aimé ! Se marier avec elle, ou peut-être avec une autre, et vivre avec elle une vie simple, lumineuse et gaie.

IV

Pendant l'une de ces journées affreusement monotones de son deuxième mois de réclusion, un gardien passa à Svetlogoub, lors de sa ronde habituelle, un petit livre à la reliure marron portant une croix dorée, en lui disant que le femme du gouverneur avait visité la prison et y avait laissé des Évangiles, livres dont la remise aux détenus était autorisée. Svetlogoub le remercia et, en souriant légèrement, posa le livre sur la petite table rivée au mur.

Une fois le gardien parti, Svetlogoub échangea, en tapant dans le mur, avec ses voisins, les informant que le gardien n'avait rien dit de nouveau, qu'il avait seulement amené l'Évangile ; pareil chez moi, répondit un voisin.

Après le dîner, Svetlogoub ouvrit le petit livre aux pages collées par l'humidité, et se mit à lire. Il ne l'avait jamais lu, ce livre. Tout ce qu'il en savait venait des cours de catéchisme donnés par un prêtre, au lycée, et de ce que les popes et les diacres récitaient d'une voix chantante, à l'église.

« Premier chapitre. Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham¹. Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda... Zorobabel engendra Abiud », continua-t-il à lire. Tout cela était bien ce qu'il attendait : un tissu d'absurdités embrouillées et sans aucune utilité. S'il n'avait pas été en prison, il n'aurait pas pu achever la moindre page, mais là, le processus de lecture le poussa à continuer. « Je suis comme le Pétrouchka² de Gogol », se dit-il. Il lut dans le premier chapitre le passage consacré à la naissance de la Vierge et à la prophétie lui annonçant qu'on donnerait au nouveau-né le nom d'Emmanuel, qui signifie « Dieu est avec nous ». « Où est la prophétie là-dedans ? » se demanda-t-il, et il se remit à lire. Il lut également le deuxième chapitre, parlant de l'étoile mouvante³, et le troisième, évoquant ce Jean⁴ qui se nourrissait de sauterelles, ainsi que le quatrième, où il était question d'un diable proposant au Christ des exercices de gymnastique consistant à se laisser tomber d'un toit⁵. Tout cela l'intéressait si peu qu'en dépit de l'ennui ressenti en prison, il avait déjà envie de fermer le livre et de se mettre à son occupation habituelle, le soir : retirer sa chemise et en attraper les puces, mais il se souvint brusquement qu'à l'examen de cinquième classe⁶, au lycée, il avait oublié l'un des commandements des Béatitudes, et le père au visage rose et aux cheveux bouclés s'était soudain fâché et lui avait mis un *deux*⁸. Il n'arrivait pas à se rappeler ce commandement, et relut les Béatitudes. « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient », lut-il. « Cela semble bien s'adresser à nous », songea-t-il. « Heureux serez-vous lorsqu'on vous diffamera et qu'on vous persécutera. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse : ainsi furent persécutés les prophètes qui vous ont précédés. »

« Vous êtes le sel de la terre. Si le sel perd sa saveur, qu'est-ce qui pourra la lui redonner ? Il n'est plus bon à rien, autant qu'il soit jeté et foulé aux pieds. »

« Cela se rapporte vraiment à nous », se dit-il, et il poursuivit sa lecture. Ayant lu en entier le cinquième chapitre, il devint pensif : « Ne vous mettez pas en colère, ne commettez pas l'adultère, supportez le mal, aimez vos ennemis. »

« Oui, si tout le monde vivait comme cela, songeait-il, il n'y aurait pas besoin de révolution. » En poursuivant sa lecture, il entraînait de plus en plus dans la signification de ces passages du livre qui lui étaient pleinement compréhensibles. Et plus il lisait, plus il en arrivait à penser qu'il se trouvait dans ce livre quelque chose de particulièrement important. Si important, simple et émouvant que, sans en avoir jamais entendu parler jusque-là, c'était comme s'il le savait depuis longtemps.

« Et il dit à tous : "Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver son âme la perdra, mais celui qui perdra son âme pour moi la sauvera. En effet, à quoi sert-il à un homme de gagner le monde entier, s'il lui faut pour cela se perdre ou se détruire⁹ ?" »

« Oui, oui, c'est bien ça ! s'écria-t-il soudain, des larmes dans les yeux. C'est bien ce que je voulais faire. Je voulais cela même précisément, faire don de mon âme ; ne pas la sauver, mais en faire don. Là est la joie, là est la vie. »

« J'ai beaucoup fait pour les gens, pour en tirer une certaine gloire, pensait-il, pas la gloire populaire, mais celle-ci : qu'aient de moi une bonne opinion ceux que j'aimais et respectais – Natacha, Dmitri Chelomov –, mais j'avais alors des doutes, des appréhensions. Je me sentais bien uniquement lorsque je faisais quelque chose en obéissant seulement aux exigences de mon âme, quand je voulais tout donner de moi, tout... »

À partir de ce jour-là, Svetlogoub passa le plus clair de son temps à lire ce livre et à réfléchir à ce qui y était dit. Cette lecture suscitait en lui non seulement un état d'attendrissement qui lui faisait oublier sa condition présente, mais provoquait chez lui un travail de la pensée inconnu jusqu'alors. Il songeait aux raisons pour lesquelles les gens ne vivaient pas comme il était dit dans ce livre. « Vivre ainsi n'est pas bon seulement pour un homme, c'est valable pour tout le monde. En vivant ainsi, il n'y aura plus ni chagrin ni besoin, il n'y aura plus que béatitude. Pourvu qu'on me relâche, que je retrouve la liberté, songeait-il parfois : ils me relâcheront bien un jour ou l'autre, ou alors ils m'enverront au bagne. Ça m'est égal, on peut vivre partout, de cette façon-là. C'est ce que je ferai. On peut et on doit vivre ainsi ; ne pas vivre ainsi, c'est de la folie. »

Notes

1. Je francise les noms. Cette généalogie du Christ se trouve au début de l'Évangile de Matthieu. Toutes les citations de la Bible rencontrées par la suite proviennent de la *Bible Segond 21*, éditée par la Société biblique de Genève. Parfois modifiées en tenant compte de la traduction de l'école biblique de Jérusalem. Il m'arrivera aussi de faire des compromis entre ce texte français et le texte russe, les deux pouvant présenter de légères différences.
2. C'est le valet de Tchitchikov, dans *Les Âmes mortes*. Il est expliqué au début du chapitre II que Pétrouchka lit tout ce qui lui tombe sous la main, sans y comprendre

grand-chose, mais « prenant plaisir au mécanisme de la lecture », selon la traduction d'Henri Mongault.

3. Celle qui guide les Rois mages.
4. Jean-Baptiste.
5. Il s'agit de la *Tentation de Jésus-Christ* : *Le diable le transporta alors dans la ville sainte et lui dit* : « *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas !* »
6. Les classes sont numérotées en Russie par ordre croissant. La *cinquième classe* correspond à peu près à notre troisième.
7. *Le Sermon sur la montagne*, Matthieu, 5.
8. Les notes, en Russie, vont de 1 (absolument nul) à 5 (excellent. Un *deux* est une note de cancre.
9. Luc, 9, 23-25.

V

Un jour où il se trouvait dans un tel état de joyeuse excitation, le surveillant entra dans sa cellule à une heure inhabituelle et lui demanda s'il était bien, ou s'il avait besoin de quelque chose. Svetlogoub s'en étonna, ne comprenant pas ce que signifiait cette modification, et il demanda des cigarettes, en s'attendant à un refus. Mais le surveillant dit qu'il allait tout de suite envoyer quelqu'un en chercher, et en effet, le gardien lui apporta un paquet de cigarettes et des allumettes.

« Quelqu'un a dû intervenir en ma faveur », se dit Svetlogoub qui, ayant allumé une cigarette, se mit à marcher de long en large dans sa cellule en réfléchissant à la signification de ce changement.

Le lendemain, on l'amena au tribunal. Dans l'enceinte du tribunal, où il s'était déjà trouvé plusieurs fois, on ne le soumit pas à un nouvel interrogatoire. Mais l'un des juges, sans le regarder, se leva de son fauteuil, imité par les autres, et, tenant dans la main un papier, se mit à le lire d'une voix forte et volontairement inexpressive.

Svetlogoub écoutait en regardant le visage des juges. Ceux-ci, sans le regarder, écoutaient d'un air tristement significatif.

Le papier disait qu'Anatoli Svetlogoub, vu les preuves de sa participation à une activité révolutionnaire visant à renverser, à plus ou moins brève échéance, le gouvernement en place, était condamné à la privation de tous ses droits, et à la peine capitale par pendaison.

Svetlogoub entendait et percevait le sens des mots que prononçait l'officier. Il remarqua l'absurdité de certains termes : « à plus ou moins brève échéance », ainsi que « la privation de ses droits » et « condamné à mort », mais il ne comprenait pas du tout la signification, pour lui, ce qui était lu.

Ce ne fut qu'un bon moment après qu'on lui avait dit qu'il pouvait partir, et qu'il était sorti accompagné d'un gendarme, qu'il commença à comprendre ce qui lui avait été annoncé.

« Quelque chose ne va pas, là... C'est absurde. Impossible. » songeait-il, assis dans le fourgon qui le ramenait à la prison.

Il sentait en lui une telle énergie vitale qu'il ne pouvait se représenter la mort : il ne pouvait associer la conscience de son « moi » avec la mort, avec l'absence de ce « moi ».

Revenu dans sa prison, Svetlogoub s'étendit sur sa couchette et, les yeux fermés, s'efforça de se représenter clairement ce qui l'attendait, et n'y parvint nullement. Il ne pouvait en aucun cas s'imaginer qu'il n'existait plus, ni que des gens pussent vouloir le tuer.

« Un homme comme moi, jeune, en bonne santé, heureux, que tant de gens aiment, songeait-il – il pensait à l'amour de sa mère, de Natacha, à l'affection de ses amis –, on me tuerait, on me pendrait ! Qui ferait cela, et pourquoi ? Et puis, qu'en sera-t-il, lorsque je ne serai plus là ? C'est impossible. » se disait-il.

Le surveillant arriva. Svetlogoub ne l'entendit pas entrer.

« Qu'est-ce que c'est ? qui êtes-vous ? dit Svetlogoub, qui ne reconnaissait pas le surveillant. — Ah oui, c'est vous. C'est pour quand ? demanda-t-il.

— Je ne peux pas le savoir », dit le surveillant.

Resté quelques instants immobile et silencieux, il dit soudain avec une douceur pateline :

« Le père souhaiterait... vous dire... il voudrait vous voir...

— Je n'en ai pas besoin, je n'ai besoin de rien ! s'écria Svetlogoub.

— Vous ne désirez pas écrire à quelqu'un ? Cela est faisable, dit le surveillant.

— Oui, oui, envoyez-moi de quoi écrire. »

Le surveillant s'en alla.

« Demain matin, donc, se dit Svetlogoub. Ils font toujours ainsi. Demain matin, je n'existerai plus... Non, ce n'est pas possible, je rêve. »

Mais le gardien arriva, bien réel, le gardien habituel, amenant deux plumes, un encrier, un paquet de feuilles de papier à courrier et d'enveloppes bleuâtres, et il disposa un tabouret près de la table. Tout cela était réel, ce n'était pas un rêve.

« Il ne faut pas penser, pas penser. Écrire, oui. Je vais écrire à maman. » se dit Svetlogoub, qui s'assit sur le tabouret et se mit aussitôt à écrire.

« Maman chérie ! commença-t-il, en se mettant à pleurer, pardonne-moi, pardonne-moi toute la peine que je t'ai causée. Que je me sois fourvoyé ou non, je ne pouvais pas faire autrement. Je te demande seulement de me pardonner. »

« Mais je l'ai déjà écrit, ça, songea-t-il. Bon, tant pis, je n'ai pas le temps de recommencer. »

« Ne t'afflige pas pour moi, poursuivit-il. Un peu plus tôt, un peu plus tard... n'est-ce pas égal, au fond ? Je n'ai pas peur, et ne me repens pas de ce que j'ai fait. Je ne pouvais pas faire autrement. Mais toi, pardonne-moi. Et ne sois pas en colère contre les gens avec qui je travaillais, pas plus que contre ceux qui m'exécutent. Ni les uns ni les autres ne pouvaient faire autrement : pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font¹. Je n'ose pas répéter ces paroles en parlant de moi, mais elles sont écrites dans mon âme, elles l'élèvent et la tranquillisent. Pardonne-moi, je baise tes vieilles mains, tes chères mains ridées ! (L'une après l'autre, deux larmes vinrent s'écraser sur le papier.) Je pleure, mais ce n'est ni de la peur ni de la tristesse, c'est l'attendrissement devant l'instant le plus solennel de ma vie, et le fait que je t'aime. Mes amis, ne leur fais pas de reproches, aime-les au contraire. Notamment Prokhorov, justement parce qu'il aura été la cause de ma mort. C'est une telle joie d'aimer celui à qui l'on peut, qu'il soit ou non coupable, faire des reproches, que l'on peut haïr. Aimer son ennemi est un tel bonheur. Dis à

Natacha que son amour fut ma consolation et ma joie. Je ne le percevais pas clairement, mais au fond de mon âme, j'en avais conscience. La vie me semblait plus légère en sachant qu'elle était là et m'aimait. Eh bien, j'ai tout dit. Adieu ! »

Il relut sa lettre, et se souvint, en voyant le nom de Prokhorov, que cette lettre pouvait être lue, qu'elle le serait sans doute, et que cela perdrait Prokhorov.

Qu'ai-je fait, mon Dieu ! s'exclama-t-il brusquement, et, déchirant la lettre en longues bandelettes, il se mit soigneusement à les brûler à la flamme de la lampe.

Il s'était assis avec désespoir pour écrire, à présent il se sentait calme, presque joyeux.

Il prit une autre feuille et se mit aussitôt à écrire. Venant l'une après l'autre, les idées se pressaient dans sa tête.

« Maman, ma chère maman ! écrivit-il, et de nouveau des larmes vinrent embrumer ses yeux, il dut les essuyer avec une manche de sa blouse pour voir ce qu'il écrivait. Je me connaissais mal, je ne savais pas la force de mon amour pour toi, et de la gratitude que j'éprouve, et que mon cœur a toujours abrités. À présent, je le sais, je l'éprouve, et quand je repense à nos brouilles, aux mots méchants que je t'ai dits, cela m'est douloureux, j'en ai honte et cela me semble presque incompréhensible. Pardonne-moi et rappelle-toi seulement mes bons côtés, s'il y en eut.

« La mort ne me fait pas peur.. À vrai dire, je ne la comprends pas, je n'y crois pas. En tout cas, si la mort, l'anéantissement existent, n'est-il pas égal de mourir à trente ans, ou un peu plus tôt, ou un peu plus tard ? Et si la mort n'existe pas, plus tôt, plus tard, peu importe. »

« Mais qu'ai-je à philosopher ? songea-t-il, il faut dire ce qu'il y avait dans l'autre lettre, avec quelque chose de gentil à la fin. Voilà. »

« Mes amis, ne leur fais pas de reproches, aime-les au contraire, notamment celui qui aura été la cause involontaire de ma mort. Embrasse Natacha de ma part, et dis-lui que je l'ai toujours aimée. »

Il referma la lettre, la cacheta et s'assit sur son lit, serrant de ses mains ses genoux et ravalant ses larmes.

Il ne croyait toujours pas qu'il allait devoir mourir. À plusieurs reprises, se posant de nouveau la question de savoir s'il ne dormait pas, il tenta de se réveiller. Cette pensée en amena une autre : la vie toute entière, en ce monde, n'était-elle pas un songe dont la mort sonnerait le réveil ? Et si c'est le cas, la conscience de vivre en ce monde ne vient-elle pas de l'éveil d'une vie antérieure, dont j'ai oublié les détails ? De sorte que la vie, ici, n'est pas le début, mais seulement une nouvelle forme de vie. En mourant, je passerai dans une nouvelle forme. Cette idée lui plut ; mais quand il voulut prendre appui sur elle, il sentit que cette idée ne pouvait, pas plus qu'aucune autre, donner le courage d'affronter la mort. Finalement, il fut fatigué de réfléchir. Son cerveau ne travaillait plus. Il ferma les yeux et resta longtemps ainsi, sans penser à rien.

« Alors quoi ? Qu'y aura-t-il donc ? songea-t-il de nouveau. Rien ? Non, pas rien. Mais quoi ? »

Tout à coup, il lui devint parfaitement clair qu'un homme en vie ne pouvait connaître de réponse à ces questions.

« Alors, pourquoi est-ce que je m'interroge ? Dans quel but ? Hein ? Il ne faut pas s'interroger, il faut vivre comme je viens de le faire en écrivant cette lettre. Nous sommes tous, on le sait bien, condamnés depuis longtemps, et nous vivons.

Nous vivons de bonne façon, dans la joie lorsque... nous aimons. Oui, lorsque nous aimons. Par exemple, j'ai écrit une lettre par amour, et je me suis senti bien. c'est ainsi qu'il faut vivre. Et l'on peut vivre toujours et partout, en liberté comme en prison, et aujourd'hui et demain, jusqu'à la fin. »

À cet instant, il avait envie d'avoir une bonne conversation amicale avec quelqu'un. Il frappa à la porte, et quand la sentinelle vint lui jeter un coup d'œil, il lui demanda s'il serait bientôt relevé, quelle heure il était, mais la sentinelle ne lui répondit rien. Il lui demanda alors d'appeler le surveillant. Celui-ci arriva et lui demanda ce qu'il voulait.

« Voilà, j'ai écrit à ma mère, remettez-lui ma lettre, s'il vous plaît », dit-il, les larmes lui montant aux yeux en repensant à sa mère.

Le surveillant prit la lettre et promit de la transmettre ; il voulait s'en aller, mais Svetlogoub le retint.

« Dites, vous qui êtes bon, pourquoi faites-vous ce triste métier ? » dit-il en lui touchant la manche d'un geste affectueux.

Le surveillant sourit d'un air exagérément plaintif et, les yeux baissés, dit :

« Il faut bien vivre.

— Quittez donc cet emploi. Il y a toujours moyen de se caser. Vous êtes si bon. Je pourrais peut-être... »

Le surveillant rougit brusquement, se détourna vivement et sortit en faisant claquer la porte.

Le trouble du gardien attendrit encore davantage Svetlogoub qui, retenant des larmes de joie, se mit à marcher de long en large dans sa cellule, sans plus éprouver la moindre peur, ressentant juste un attendrissement qui l'élevait au-dessus du monde.

Cette même question – que deviendrait-il après la mort – à laquelle il avait tant essayé, en vain, de trouver une réponse, lui semblait résolue : pas grâce à une réponse positive et rationnelle, mais par la conscience de la vie réelle qui était en elle.

il se souvint des paroles de l'Évangile : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit². » « Voilà que je tombe dans la terre. Oui, en vérité, en vérité. », songea-t-il.

« Il faudrait dormir, se dit-il brusquement, pour ne pas avoir de faiblesse par la suite. »

Il s'allongea sur sa couchette, ferma les yeux et s'endormit aussitôt.

Il s'éveilla à six heures du matin, tout rempli d'un songe lumineux et joyeux. Il avait vu en rêve une blondinette grimper à des arbres aux branches couvertes de cerises noires bien mûres : elle les cueillait pour les mettre dans un grand cuveau de cuivre. Mais les cerises ne tombent pas dans le cuveau, elles se répandent à terre, et d'étranges animaux, un peu comme des chats, attrapent les cerises, les lancent en l'air et les récupèrent. En voyant cela, la fillette rit aux éclats, son rire est si contagieux que Svetlogoub, dans son sommeil, se met lui aussi à rire, sans savoir à quel propos. Soudain, le cuveau de cuivre échappe des mains de la petite fille, Svetlogoub veut l'attraper mais n'y parvient pas, et le cuveau tombe à terre en heurtant les branches au passage, avec un fracas métallique. Et Svetlogoub se réveille, tout sourire, le fracas du cuveau toujours dans l'oreille. Ce bruit, en fait, est celui des verrous de fer qui s'ouvrent dans le couloir. Des pas se font entendre,

ainsi que le cliquetis de fusils. Svetlogoub se souvient soudain de tout. « Ah, si je pouvais me rendormir ! » se dit-il, mais il n'y a pas moyen. Les pas se sont approchés de sa porte. Il entend la clé chercher la serrure, et la porte s'ouvrir en grinçant.

Entrent un officier de gendarmes, le surveillant et un soldat d'escorte.

« C'est donc la mort ? Eh bien, et quoi ? J'y vais. Oui, c'est bien. Tout est bien. » songe Svetlogoub, qui sent revenir en lui l'état de triomphal attendrissement de la veille.

Notes

1. Luc, 23, 34.
2. Jean, 12, 24.

VI

Dans la prison où Svetlogoub était détenu se trouvait également un vieux *raskolnik*¹, un sans-prêtre ayant mis en doute ses directeurs spirituels, et recherchant la vraie foi. Il rejetait non seulement l'église de Nikon, mais aussi le gouvernement de la Russie depuis l'époque de Pierre², qu'il tenait pour l'Antichrist³ ; il appelait « foutu pouvoir » l'autorité du tsar, et disait hardiment ce qu'il pensait, et rendait responsable les papes et les fonctionnaires du fait qu'on l'avait inculpé et jeté en prison, et transféré d'une prison à une autre. Qu'il ne soit pas en liberté, mais en prison, portant des fers, insulté par les surveillants et raillé par ses compagnons de captivité, qu'ils eussent tous, à l'instar des autorités, renié Dieu et s'invectivassent en profanant de mille manières l'image divine en eux, tout cela ne l'intéressait pas, il était habitué à voir cela partout quand il était en liberté. Tout cela, il le savait, provenait de ce que les gens avaient perdu la vraie foi et s'étaient dispersés comme des chiots aveugles s'éloignant de leur mère. Il savait pourtant que la vraie foi existait. Il le savait parce qu'il la sentait dans son cœur. Et cette foi, il la cherchait partout. Plus que tout, il espérait la trouver dans l'Apocalypse⁴ de Jean.

« Que celui qui est injuste commette encore des injustices ; que celui qui est sale se salisse encore ; mais que le juste pratique encore la justice, et que le saint progresse encore dans la sainteté ; voici que je viens bientôt, et j'apporte avec moi de quoi récompenser chacun selon ses œuvres⁵. » Il lisait sans cesse ce livre mystérieux, et attendait à chaque instant l'arrivée de celui qui « venait », qui non seulement donnerait à chacun selon ses œuvres, mais révélerait encore à tous la vérité divine.

Le matin de l'exécution de Svetlogoub, il entendit battre les tambours et, grimpé à la fenêtre, vit à travers la grille qu'on avait amené une charrette ; un jeune homme aux yeux clairs et aux cheveux bouclés sortit de la prison et monta en souriant dans la charrette. Il tenait un livre dans sa petite main blanche. Le jeune

homme serra le livre sur son cœur – le *raskolnik* le reconnut, c'était l'Évangile – et, lorsqu'il fit un signe de tête, souriant toujours, aux prisonniers aux fenêtres, son regard croisa celui du Vieux-Croyant. Les chevaux s'ébranlèrent et la charrette qui emportait le jeune homme lumineux comme un ange, entourée de gardes, roulant bruyamment sur les pavés, sortit de la cour.

Le Vieux-Croyant se laissa glisser de la fenêtre, s'assit sur sa couchette et devint pensif. « Celui-ci a vu la vérité, songeait-il. Les serviteurs de l'Antichrist vont pour cela l'étrangler avec une corde, afin qu'il ne la révèle à personne. »

Notes

1. Le terme signifie schismatique. Il s'agit au départ des *Vieux-Croyants* qui refusèrent, au dix-septième siècle, les réformes du patriarche Nikon, et de leurs descendants, souvent répartis en sectes diverses. Voir à ce sujet : https://fr.wikipedia.org/wiki/Orthodoxes_vieux-croyants
2. Pierre I^{er}, dit le Grand.
3. Ou Antéchrist, mais le terme « Antichrist » est moins ambigu. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ant%C3%A9christ> Voir la première épître de Jean, 4, 3.
4. Ce terme grec signifie : « Révélation », ce que le terme russe reprend.
5. Apocalypse, 22, 11-12.

VII

C'était une matinée grise d'automne. Le soleil ne se montrait pas. Un vent tiède et humide soufflait en provenance de la mer.

L'air frais, la vue des maisons, de la ville, des chevaux, des gens qui le regardaient, tout cela distrayait Svetlogoub. assis sur un banc dans la charrette, tournant le dos au cocher, il scrutait involontairement le visage des soldats l'escortant et des habitants croisés.

Il était tôt, les rues qu'on suivait étaient presque désertes, et l'on ne croisait que des ouvriers. Leurs tabliers couverts de chaux, des maçons se hâtaient, s'arrêtant à hauteur de la charrette puis reprenant leur route. L'un d'eux dit quelque chose, gesticula, et tous se détournèrent et repartirent au travail ; des transporteurs convoyant des ferrailles grinçantes, faisant tourner leurs robustes chevaux pour laisser passer la charrette, s'arrêtèrent et le regardèrent avec une curiosité perplexe. L'un d'eux ôta sa chapka et se signa. Une cuisinière en tablier blanc, un bonnet sur la tête, un panier au bras, surgit d'une porte cochère, mais revint vite dans la cour en voyant la charrette, pour en ressortir accompagnée d'une autre femme, et toutes les deux, retenant leur souffle, les yeux écarquillés, suivirent du regard la charrette tant qu'elles purent la voir. Un individu débraillé, grisonnant, mal rasé, chapitrait un concierge en tenant des propos visiblement réprobateurs, accompagnés de gestes pleins d'énergie, en lui montrant Svetlogoub. Deux gamins rattrapèrent au trot la charrette et se mirent à marcher à côté sur le trottoir,

tournant la tête sans regarder devant eux. Le plus âgé marchait d'un pas rapide ; l'autre, petit, la tête nue, se retenant au plus grand et regardant la charrette avec des yeux épouvantés, s'efforçant de rester derrière l'aîné, trottait avec effort de ses petites jambes, en trébuchant. Ses yeux ayant rencontré les siens, Svetlogoub lui fit un signe de tête. Ce geste de l'homme effrayant mené sur la charrette troubla tellement le petit garçon que, tête baissée, bouche bée, il était sur le point de pleurer. Alors Svetlogoub lui baisa la main et lui fit un bon sourire. Et soudain l'enfant, de façon inattendue, lui retourna gentiment son sourire.

Tout le temps du parcours, la conscience de ce qui l'attendait n'entama pas la sérénité triomphale de Svetlogoub.

Ce fut seulement lorsque la charrette approcha de la potence, qu'on le fit descendre et qu'il vit les poteaux avec la traverse, et la corde que le vent balançait légèrement, qu'il éprouva comme un choc au cœur. Il eut brusquement la nausée. Mais cela ne dura guère. Il vit, entourant l'échafaud, de noirs rangs de soldats avec des fusils. Des officiers étaient à leur tête. Et dès qu'on le fit descendre de la charrette, le fracas inattendu du roulement des tambours le fit tressaillir. Au-delà des rangées de soldats, Svetlogoub voyait les calèches des seigneurs et des dames venus clairement au spectacle. Cela l'étonna d'abord, mais il se rappela aussitôt l'homme qu'il était avant la prison, et il se mit à éprouver des regrets en songeant que ces gens ignoraient ce que lui, maintenant, savait. « Mais ils finiront par le savoir. Je vais mourir, mais la vérité ne mourra pas. Ils sauront. Je ne suis pas comme eux tous, mais tous pourraient être heureux, et tous le seront. »

On lui fit gravir les marches de l'échafaud, un officier à sa suite. Les tambours se turent et, d'une voix peu naturelle, résonnant très faiblement au milieu de cet espace ouvert et après le crépitement des tambours, l'officier lut la même sentence de mort, aussi idiote, qu'on lui avait lue au tribunal, à propos de la *privation de ses droits à l'avenir*, alors qu'on allait le tuer, et de *à plus ou moins brève échéance*¹. « Pourquoi font-ils tout cela ? se disait Svetlogoub. Que c'est dommage, qu'ils ne sachent pas encore et que je ne puisse plus tout leur transmettre, mais ils finiront par savoir. Tous sauront. »

S'approcha de Svetlogoub un prêtre hâve aux longs cheveux clairsemés, en soutane couleur lilas, portant sur la poitrine une petite croix d'or et tenant une grande croix d'argent dans sa main blanche, faible, maigre et noueuse, sortant de son parement de velours noir.

« Seigneur miséricordieux », commença-t-il en faisant passer la croix de sa main gauche à sa main droite, pour la présenter à Svetlogoub.

Celui-ci tressaillit et s'écarta. Il faillit dire une méchante parole à ce prêtre complice de ce qui se faisait contre lui, et venant lui parler de miséricorde, mais, se souvenant des mots de l'Évangile : « Ils ne savent pas ce qu'ils font », il fit un effort sur lui-même et dit timidement :

« Excusez-moi, je n'ai pas besoin de cela. S'il vous plaît, pardonnez-moi, mais, vraiment, je n'en ai pas besoin ! Je vous remercie. »

Il tendit la main au prêtre. Celui-ci fit repasser la croix dans sa main gauche et serra la main de Svetlogoub en évitant de le regarder en face, puis descendit de l'échafaud. Les tambours se remirent à crépiter, étouffant tous les autres sons. Succédant au prêtre, un homme d'âge moyen, aux épaules tombantes et aux mains musclées, portant un veston sur une chemise russe, s'approcha à pas rapides de Svetlogoub en faisant vibrer les planches de l'échafaud. Ayant jeté un

rapide coup d'œil à Svetlogoub, l'homme s'approcha tout près de lui et, répandant une odeur désagréable d'eau-de-vie et de sueur, lui agrippa les mains de ses doigts tenaces, au-dessus du poignet, et, les serrant à lui faire mal, les lui mit derrière le dos et les attacha solidement. Lui ayant lié les mains, le bourreau fit une courte pause, ayant l'air de réfléchir, en regardant tantôt Svetlogoub, tantôt des affaires qu'il avait apportées avec lui et posées sur l'échafaud, tantôt encore la corde suspendue à la traverse. Ayant réfléchi à ce dont il avait besoin, il s'approcha de la corde, y fit quelque chose, amena Svetlogoub tout près de la corde et du bord de l'échafaud.

De même qu'à l'énoncé du verdict, Svetlogoub n'était pas arrivé à comprendre tout ce qui lui était déclaré, à présent il ne pouvait saisir toute la signification de l'instant imminent, et il regardait avec étonnement le bourreau, pressé, adroit et soucieux, exécuter son effrayante besogne. Le visage du bourreau était celui d'un travailleur russe très ordinaire, il n'était pas méchant mais concentré, comme celui d'un homme s'efforçant d'accomplir aussi exactement que possible une tâche nécessaire et complexe.

« Avance encore un peu... ou avancez... » dit le bourreau d'une voix rauque en le poussant vers la corde. Svetlogoub avança.

« Seigneur, viens à mon secours, aie pitié de moi » dit-il.

Svetlogoub ne croyait pas en Dieu, et même, il se moquait souvent des croyants. Maintenant encore, il continuait à ne pas croire ; il ne croyait pas parce qu'il ne pouvait non seulement pas exprimer en mots, mais encore saisir en pensée l'idée de Dieu. mais ce qu'il entendait à présent par celui à qui il s'adressait, il le savait, était plus réel que tout le reste. Il savait aussi que son appel était nécessaire et important. Il le savait parce que cette adresse formulée l'avait tout de suite tranquilisé et renforcé.

Il s'approcha de la potence et parcourut involontairement des yeux les rangées de soldats et la foule bigarrée des spectateurs, et il en pensa encore une fois : « Pourquoi, pourquoi font-ils cela ? » Il eut pitié d'eux comme de lui-même, et les larmes lui vinrent aux yeux.

« Tu n'as pas pitié de moi ? » dit-il, ayant capté le vif regard des yeux gris du bourreau.

Le bourreau s'arrêta un instant. Son visage devint soudain méchant.

« Vous alors ! C'est bien le moment de discuter ! » marmonna-t-il, et il se pencha vite vers le plancher où gisaient son manteau et une espèce de toile, et, d'un mouvement adroit des deux mains, derrière Svetlogoub, il lui jeta sur la tête un sac de toile qu'il lui ajusta à mi-corps.

« Je remets mon esprit entre tes mains. » Les paroles de l'Évangile revenaient à Svetlogoub.

Son esprit ne s'opposait pas à la mort, mais son jeune corps robuste ne l'acceptait, ne se soumettait pas, voulait se battre.

Il voulait crier, s'élancer, mais au même moment il reçut un choc, perdit l'équilibre, ressentit la peur animale de l'étouffement, entendit un grand bruit dans sa tête, et tout disparut.

Le corps de Svetlogoub se balançait au bout de la corde. À deux reprises, ses épaules se soulevèrent et s'abaissèrent.

Ayant attendu une ou deux minutes, sombre et renfrogné, le bourreau mit les mains sur les épaules du cadavre et tira avec force. Tous les mouvements du

cadavre cessèrent, en dehors du lent balancement de la poupée dans son sac, avec son attitude non naturelle, la tête en avant et les pieds étirés dans leurs chaussettes de détenus.

Descendant de l'échafaud, le bourreau annonça aux autorités qu'on pouvait décrocher le corps et l'enterrer.

Une heure plus tard, le corps fut descendu de la potence et enterré dans un cimetière non consacré³.

Le bourreau avait accompli ce qu'il voulait faire, et la besogne qu'il avait entreprise. Mais cela lui pesait. Les paroles de Svetlogoub : « Tu n'as pas pitié de moi » ne lui sortaient pas de la tête. C'était un assassin, un bagnard, et la fonction de bourreau lui donnait une liberté et une aisance relativement grandes, mais dès ce jour, il refusa de s'acquitter plus avant de ses obligations, et, la même semaine, il but non seulement tout l'argent reçu pour l'exécution, mais encore ses habits relativement luxueux, et, au bout du compte, se retrouva au cachot, et de là transféré à l'hôpital⁴.

Notes

1. Revoir le début du chapitre V.
2. Luc, 23, 46.
3. Non rattaché à une église.
4. Sans doute l'asile de fous, même si le texte ne le précise pas.

VIII

L'un des meneurs des révolutionnaires du parti terroriste, Ignace Méjénietski, celui-là même¹ qui avait entraîné Svetlogoub dans l'activité terroriste, fut transféré de la province où on l'avait arrêté à Pétersbourg. Dans la même prison que lui se trouvait le vieux schismatique, en partance pour la Sibérie. Il songeait toujours à la façon dont il pourrait savoir ce qu'était la vraie foi, et où il la reconnaîtrait, et repensait parfois au jeune homme lumineux qui, allant à mort, souriait d'un air joyeux.

Ayant appris qu'il y avait dans la prison un camarade de ce jeune homme, quelqu'un partageant la même foi, le *raskolnik* se réjouit et demanda à un gardien de le mettre avec l'ami de Svetlogoub.

En dépit de tous les aspects sévères de la discipline carcérale, Méjénietski continuait à communiquer avec les gens de son parti, et attendait chaque jour des nouvelles de la sape qu'il avait conçue et imaginée pour faire sauter le train du tsar. À présent, repensant à quelques détails négligés par son plan, il cherchait les moyens de les faire savoir à ses camarades. Quand le gardien entra dans sa cellule et lui dit à voix basse, prudemment, qu'un détenu voulait le rencontrer, il se réjouit en espérant que cela lui donnerait la possibilité de communiquer avec son parti.

« Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Un chrétien.

— Que me veut-il ?

— Il veut discuter à propos de la foi. »

Méjénietski sourit.

« Eh bien, envoyez-le-moi », dit-il. « Ces schismatiques détestent également le gouvernement. Il pourrait servir à quelque chose. », songea-t-il.

Le gardien s'en alla et, quelques minutes plus tard, ouvrit la porte et fit entrer dans la cellule un petit vieillard sec aux cheveux drus, au petit bouc grisonnant et clairsemé, et aux yeux bleus bons et las.

« Que voulez-vous ? demanda Méjénietski.

— J'ai quelque chose à te dire.

— Quoi donc ?

— À propos de la foi.

— Laquelle ?

— On dit que tu partages la foi de ce jeune gars que les serviteurs de l'Antichrist ont étranglé avec une corde à Odesta².

— Quel jeune gars ?

— Celui qu'on a pendu à l'automne à Odesta.

— Sans doute Svetlogoub ?

— Lui-même. Un ami à toi ? »

À chacune de ses questions, le vieillard levait ses bons yeux pour scruter le visage de Méjénietski, et les baissait tout de suite après.

« Oui, nous étions proches.

— Vous partagiez la même foi ?

— La même, il semble bien, dit Méjénietski en souriant.

— C'est de cela que je veux te parler.

— Que voulez-vous, exactement ?

— Apprendre à connaître votre foi.

— Notre foi... Eh bien, asseyez-vous, dit Méjénietski en haussant les épaules.

Voilà en quoi elle consiste, notre foi. Nous croyons qu'il existe des gens qui se sont approprié la puissance, qui oppriment et trompent le peuple, et qu'il faut lutter contre ces gens sans ménager ses forces, pour affranchir de ces gens le peuple qu'ils exploitent, dit par habitude Méjénietski – qu'ils oppriment, corrigea-t-il. Il faut donc anéantir ces gens. Ce sont des assassins, il faut les tuer jusqu'à tant qu'ils se ravisent. »

Le vieux *raskolnik* poussait des soupirs, sans lever les yeux.

« Notre foi consiste à nous efforcer, sans ménager nos forces, de renverser un gouvernement despotique pour le remplacer par le gouvernement du peuple, libre et s'appuyant sur des élections. »

Le vieillard soupira profondément, se leva, réajusta les pans de sa blouse, se laissa tomber sur les genoux, se courbant aux pieds de Méjénietski, son front venant heurter le plancher sale.

« Pourquoi vous prosterner-vous ?

— Ne me trompe pas, révèle-moi votre foi, dit le vieillard sans changer de posture ni lever la tête.

— J'ai dit en quoi consistait notre foi. Levez-vous, autrement je ne dirai plus rien. »

Le vieux se releva.

« C'était la foi de ce jeune homme ? dit-il, se tenant en face de Méjéniet'sk et le regardant par moments de ses bons yeux qu'il baissait tout de suite.

— Oui, et c'est pour cela qu'ils l'ont pendu. Et pour cette même foi, on va m'envoyer à Pierre-et-Paul³. »

Le vieillard lui fit un profond salut et sortit de la cellule sans rien dire.

« Non, la foi de l'autre jeune homme, ce n'était pas cela, songeait-il. L'autre jeune homme connaissait la vraie foi, tandis que celui-ci, soit il s'est vanté en vain de partager la même foi, soit il ne veut pas la révéler... Eh bien, je continuerai à la chercher. Ici comme en Sibérie. Dieu est partout, et il y a des gens partout. Quand on est en route, on demande son chemin. »

Ainsi pensait le vieillard, qui reprit le Nouveau Testament, lequel s'ouvrit de lui-même sur l'Apocalypse, et, chaussant ses lunettes, il s'assit près de la fenêtre et se mit à le lire.

Notes

1. Voir le chapitre III. J'ai francisé le prénom Ignati, donné sans son patronyme.
2. Odessa. Le sectaire (sa secte n'est pas précisée, c'est juste un « schismatique ») a sa prononciation à lui...
3. La grande prison de la ville impériale : https://fr.wikipedia.org/wiki/Forteresse_Pierre-et-Paul

IX

Sept années s'écoulèrent. Ayant fini de purger, à la forteresse Pierre-et-Paul, sa peine de réclusion solitaire, Méjéniet'ski fut envoyé au bagne.

Il avait beaucoup enduré, pendant ces sept années, mais ses idées avaient conservé leur orientation, et son énergie restait la même. Durant les interrogatoires qui avaient précédé son enfermement à la forteresse, il avait étonné les juges d'instruction et les membres du tribunal par sa fermeté de caractère et le mépris avec lequel il traitait les gens entre les mains desquels il se trouvait. Au fond de son cœur, il souffrait d'avoir été pris sans avoir pu achever le travail entrepris, mais il ne le montrait pas : dès qu'il se trouvait au contact de ces gens, sa haine se soulevait et lui donnait de la force. Aux questions qu'on lui posait, il opposait le silence, parlant seulement lorsque se présentait l'occasion de blesser ceux qui l'interrogeaient – l'officier de gendarmerie ou le procureur.

Quand on avait prononcé devant lui la phrase habituelle : « Vous pouvez adoucir votre situation en faisant de sincères aveux », il avait dit, avec un sourire de mépris et après un bref silence :

« Si vous pensez, en usant de la menace ou de promesses, me faire livrer mes camarades, jugez vous-même. Croyez-vous vraiment qu'en m'engageant dans l'activité pour laquelle vous me jugez, je ne me sois pas préparé au pire ? Vous ne

pouvez donc en rien me surprendre, ni m’effrayer. Vous pouvez faire de moi ce que voulez, je ne parlerai pas. »

Et il avait eu plaisir à les voir échanger des coups d’œil embarrassés.

Lorsqu’on le mit, à la forteresse Pierre-et-Paul, dans une petite cellule humide, à la fenêtre en hauteur et pourvue d’un verre fumé, il comprit que ce n’était pas pour des mois, mais pour des années, et l’effroi s’empara de lui. Effrayant, ce silence de mort si bien aménagé, tout en sachant qu’on n’est pas seul, mais que derrière ces murs impénétrables se trouvent d’autres prisonniers, condamnés à dix, à vingt ans, se pendant, devenant fous, se mourant lentement de phtisie. Il y avait là des femmes et des hommes, des camarades, peut-être... « Les années passeront, et toi aussi tu perdras l’esprit, tu te pendras ou tu mourras, et personne ne le saura. » songea-t-il.

Il commença à éprouver de la haine pour tout le monde, surtout pour ceux qui l’avaient enfermé. Cette haine réclamait un objet, du bruit, du mouvement. Mais ici régnait un silence de mort, on n’entendait que les pas feutrés de gens silencieux et ne répondant pas aux questions, et le bruit des portes s’ouvrant et se refermant aux heures habituelles où la nourriture leur était amenée, la visite des gens silencieux, la lumière du soleil levant, filtrée par les verres ternes, l’obscurité, le même silence, les mêmes pas feutrés, les mêmes sons. Aujourd’hui, demain... Ne trouvant pas d’issue, la haine se mit à lui ronger le cœur.

Quand il essayait de frapper aux murs, il ne recevait pas de réponse, cela n’amenait que les mêmes pas feutrés, une voix égale le menaçait du cachot.

Son seul moment de repos et de soulagement était quand il dormait. Mais c’était horrible de se réveiller. En rêve, il se voyait toujours libre, et le plus souvent occupé à des choses qu’il jugeait incompatibles avec l’activité révolutionnaire. Tantôt il jouait d’un étrange violon, tantôt il faisait la cour à des jeunes filles, se promenait en barque, allait à la chasse, ou encore il était fait, pour quelque découverte scientifique, docteur honoris causa d’une université étrangère, et prononçait à l’occasion du repas son discours de remerciement. Ces rêves étaient si brillants, et la réalité si monotone et ennuyeuse que ses souvenirs se distinguaient peu de la réalité.

La seule chose pénible, dans ses rêves, était qu’il se réveillait le plus souvent au moment où il devait accomplir ce à quoi il aspirait, ce qu’il souhaitait. Un battement de cœur subit – et tout le cadre agréable disparaissait ; il restait avec son désir torturant, non réalisé, cette muraille grise fissurée par l’humidité, éclairée par une petite lampe, et sous lui cette dure couchette, avec la pailleasse que son côté écrasait.

Le sommeil était son meilleur moment. Mais plus sa réclusion se prolongeait, moins il dormait. Il attendait le sommeil comme le plus grand des bonheurs, il le désirait, et plus il le désirait, moins il avait sommeil. Il lui suffisait de se poser la question : « Est-ce que je m’endors ? », pour voir s’éloigner tout ensommeillement.

S’agiter en tous sens et faire des bonds dans sa cellule n’était d’aucun secours. De tels exercices ne faisaient que l’affaiblir physiquement tout en renforçant son excitation nerveuse, lui donnant mal à la tête dans l’obscurité : dès qu’il fermait les yeux, sur un fond noir garni de paillettes surgissaient des trognes ébouriffées, ou pelées, certaines à grandes bouches, d’autres à la bouche tordue, plus horribles les unes que les autres. Les trognes faisaient les plus affreuses grimaces. Par la suite, les trognes se montrèrent même quand il avait les yeux ouverts, et plus que

des trognes, des silhouettes entières, qui se mirent à parler et à danser. C'était atroce, il sautait sur ses pieds, se tapait la tête contre le mur et criait. Le judas de la porte s'ouvrait.

« Il n'est pas permis de crier », disait avec calme une voix égale.

« Appelez le gardien ! » criait Méjénietzki. On ne lui répondait pas, et le judas se refermait.

Et Méjénietzki était pris d'un tel désespoir qu'il ne souhaitait plus qu'une chose : la mort.

Un jour, dans un tel état de désespoir, il décida de se tuer. Il y avait dans la cellule un soupirail auquel on pouvait fixer une corde avec un nœud coulant et, en se tenant debout sur la couchette, se pendre. Mais la corde manquait. Il se mit à déchirer son drap en minces bandes, mais cela n'en faisait pas assez. Il résolut alors de se laisser mourir de faim et ne mangea pas durant deux jours, mais le troisième, affaibli, il fut repris par ses hallucinations avec encore plus de force. Lorsqu'on vint lui apporter sa nourriture, il était couché par terre, inanimé, les yeux ouverts.

Un médecin arriva, qui l'installa sur sa couchette, lui donna du bromure et de la morphine, et il s'endormit.

Le lendemain, lorsqu'il se réveilla, le docteur se tenait au-dessus de lui, hochant la tête. Et Méjénietzki fut soudain envahi par le vivifiant sentiment de fureur qu'il n'avait plus éprouvé depuis longtemps.

« Vous n'avez pas honte de servir ici ! dit-il au docteur tandis que celui-ci, la tête penchée sur lui, lui prenait le pouls. Pourquoi me soignez-vous, si c'est pour me tourmenter de nouveau ? C'est exactement comme d'assister au châtimement de quelqu'un par le fouet, et d'autoriser l'opération à reprendre.

— Donnez-vous la peine de vous mettre sur le dos, dit le docteur, impassible, sans le regarder et en sortant de sa poche de côté un instrument pour l'ausculter.

— Certains faisaient soigner les blessures, pour finir de donner leur cinq mille coups de canne. Au diable, au diable ! s'écria brusquement Méjénietzki en jetant ses jambes en-dehors de la couchette. Fichez-moi le camp, je crèverai sans vous !

— Jeune homme, voilà qui n'est pas bien, nous avons de quoi répondre aux grossièretés.

— Au diable, au diable ! »

Et Méjénietzki avait un aspect si effrayant que le docteur sortit précipitamment.

X

Était-ce dû aux médicaments pris, ou avait-il surmonté la crise, ou alors c'était l'accès de colère contre le docteur qui l'avait guéri, toujours est-il qu'à partir de ce moment-là, il se reprit en main et commença une tout autre existence.

« Ils ne peuvent pas me garder ici éternellement et ils ne le feront pas, songeait-il. Je serai libéré un jour. Peut-être, c'est le plus vraisemblable, parce que le régime aura changé (les nôtres poursuivent leur action), il faut donc rester en vie, pour sortir de là fort, en bonne santé, en état de reprendre l'activité. »

Il réfléchit longuement, dans cette perspective, au meilleur mode de vie et imagina ceci : il se couchait à neuf heures du soir et s'obligeait à rester allongé, que le sommeil vînt ou pas. À cinq heures, il se levait, mettait en ordre sa couchette, se débarbouillait, faisait de la gymnastique, après quoi, comme il se disait, il allait s'occuper de ses affaires. En pensée, il déambulait à Pétersbourg, allant de l'avenue Nevski à la rue Nadiejdinski¹, en s'efforçant de voir tout ce qui pouvait se présenter à lui au long de cette marche : les enseignes, les maisons, les agents de police, les équipages et les piétons croisés. Rue Nadiejdinski, il entrait chez un ami, un comparse, et là, avec les camarades présents, ils discutaient de la prochaine entreprise. Les débats se poursuivaient. Méjénietski parlait pour lui et pour les autres. Il lui arrivait de le faire à haute voix, ce qui lui valait une observation de la sentinelle, à travers le judas, mais Méjénietski ne lui accordait aucune attention et poursuivait son imaginaire journée pétersbourgeoise. Après avoir passé deux heures chez son ami, il rentrait chez lui et déjeunait, d'abord en pensée, puis réellement, mangeant la nourriture qu'on lui apportait, toujours avec modération. Ensuite, en imagination, il restait chez lui, s'occupant de mathématiques ou d'histoire, parfois aussi, le dimanche, de littérature. Faire de l'histoire consistait à, pour une époque et un peuple donnés, se souvenir des faits et de la chronologie. Pour les mathématiques, il s'agissait de faire des calculs de tête, ainsi que de résoudre en pensée des problèmes de géométrie. (Il aimait particulièrement cela.) Le dimanche, il se rappelait les œuvres de Pouchkine, de Gogol, de Shakespeare et écrivait lui-même.

Avant de dormir, il sortait encore un peu, ayant en imagination de joyeux échanges burlesques avec les camarades des deux sexes, à d'autres moments, les conversations étaient sérieuses ; tantôt il repensait à d'anciens débats, tantôt il les inventait. Avant de dormir, en guise d'exercice, il faisait deux mille pas dans sa cellule, puis il s'étendait sur sa couchette et, le plus souvent, s'endormait.

Même chose le lendemain. Parfois, il partait au sud inciter la population à la révolte, fomentait des troubles, aidait le peuple à pourchasser les propriétaires et partageait la terre pour la donner aux paysans. Cela ne se présentait pas d'un bloc à son esprit, cependant : il imaginait les choses peu à peu, avec tous les détails. Il voyait son parti révolutionnaire triompher partout, le pouvoir gouvernemental s'affaiblissait, il devenait nécessaire de convoquer une Assemblée². La famille impériale et tous les oppresseurs du peuple disparaissaient, la République était instituée et lui, Méjénietski, élu président. Il arrivait parfois trop vite à ce résultat final, et recommençait, pour y parvenir autrement.

Il vécut ainsi un an, deux ans, trois ans, dérogeant parfois à ce protocole rigoureux, mais y revenant la plupart du temps. En restant maître de son imagination, il put échapper aux hallucinations involontaires. De temps en temps seulement survenaient les insomnies et les apparitions, les trognes, et alors il regardait du côté du soupirail et se voyait mentalement renforcer la corde, préparer le nœud coulant et se pendre. Mais ces accès ne duraient pas. Il les surmontait.

Il passa ainsi près de sept années. Lorsque son temps de détention prit fin et qu'on l'envoya au bagne, il était en forme, en bonne santé et en pleine possession de ses facultés intellectuelles.

Notes

1. Devenue début 1936 la rue Maïakovski.
2. Ce texte parut peu avant les évènements de 1905...

XI

En tant que criminel particulièrement important, il fut conduit à part, sans pouvoir communiquer avec les autres. Ce fut seulement à la prison de Krasnoïarsk qu'il put pour la première fois entrer en relations avec d'autres délinquants politiques expédiés eux aussi au bagne ; il y en avait six, deux femmes et quatre hommes. C'étaient tous des jeunes gens d'une tournure d'esprit nouvelle, que Méjénietski ignorait¹. C'étaient les révolutionnaires de la génération faisant suite à la sienne, ses héritiers, pour cela ils l'intéressaient beaucoup. Méjénietski s'attendait à trouver en eux des gens marchant sur ses traces, et devant par conséquent apprécier hautement tout ce qu'avaient fait leurs prédécesseurs, et en particulier lui, Méjénietski. Il se préparait à se montrer amical et gentiment condescendant avec eux. Ce fut pour lui une surprise désagréable de voir que ces jeunes gens non seulement ne le considéraient pas comme leur maître et précurseur, mais que c'étaient eux qui le traitaient avec une condescendance indulgente, ignorant ses vues périmées et les lui pardonnant. De l'avis de ces nouveaux révolutionnaires, tout ce qu'avaient fait Méjénietski et ses amis, toutes leurs tentatives pour pousser les paysans à se révolter, et, surtout, la terreur et tous les assassinats – celui du gouverneur Kropotkine², celui de Mézentsov³ comme celui d'Alexandre II lui-même⁴ – n'étaient qu'une série d'erreurs. Tout cela n'avait fait que conduire au triomphe de la réaction sous Alexandre III, ramenant la société en arrière, presque à l'époque du servage. La libération du peuple empruntait, pour les nouveaux révolutionnaires, de tout autres voies.

Deux jours et presque deux nuits durant, la controverse ne cessa pas entre Méjénietski et ses nouvelles connaissances. L'un d'entre eux, notamment, leur chef, Roman, comme tout le monde l'appelait en s'en tenant au prénom, peinait douloureusement Méjénietski par son assurance inébranlable et sa condescendance, et même sa négation railleuse de toute l'activité passée de Méjénietski et de ses camarades.

Le peuple était, dans l'esprit de Roman, une masse grossière et primitive, et l'on ne pouvait rien faire avec un peuple aussi peu développé qu'il l'était présentement. Toutes les tentatives pour soulever la paysannerie russe revenaient à essayer d'enflammer une pierre ou la glace. Il fallait éduquer le peuple, lui apprendre la solidarité, et seules pouvaient réaliser cela la grande industrie et une organisation socialiste du peuple se développant sur cette base. Non seulement la terre était inutile au peuple, mais elle le rendait conservateur et esclave. Pas seulement chez nous, mais aussi en Europe. Et il citait de mémoire certains auteurs prestigieux et s'appuyait sur des statistiques. Il fallait libérer les gens de la terre. Le plus tôt serait le mieux. Plus ils seraient nombreux à aller dans les usines, plus les capitalistes mettraient la main sur la terre et les opprimeraient, mieux ce

serait. Le despotisme, et, chose essentielle, le capitalisme, ne pouvaient être anéantis que par la solidarité au sein du peuple, et cette solidarité ne pouvait s'effectuer qu'au moyen des syndicats, des unions de travailleurs, c'est-à-dire lorsque les masses populaires cesseraient d'être de petits propriétaires terriens pour devenir des prolétaires.

Méjénietzski contestait ces idées et s'échauffait. Il était particulièrement irrité par l'une des femmes, une jeune pas vilaine à la chevelure brune, aux yeux très brillants, accoudée à la fenêtre : sans prendre directement part à la conversation, elle plaçait de temps en temps un mot de soutien aux arguments de Roman, ou se contentait d'accompagner d'un rire méprisant les propos de Méjénietzski.

« Mais peut-on vraiment transformer tout un peuple de paysans en un monde d'ouvriers d'usine ? disait Méjénietzski.

— Pourquoi serait-ce impossible ? répliquait Roman. C'est une loi économique universelle.

— Une loi universelle, qu'en savons-nous ? disait Méjénietzski.

— Lisez donc Kautsky, plaçait la brunette avec un sourire méprisant.

— Même en admettant (ce que je ne fais pas), disait Méjénietzski, que le peuple se mue en prolétaires, qu'est-ce qui vous fait penser qu'il prendra la forme que vous lui assignez ?

— Parce que c'est établi par la science », plaçait la brunette en se retournant vers lui.

Lorsqu'on en vint au type d'activité nécessaire pour arriver au but fixé, le désaccord s'aggrava. La thèse de Roman et de ses amis était qu'il fallait préparer une armée d'ouvriers, transformer les paysans en ouvriers d'usine et faire, parmi ces ouvriers, la propagande pour le socialisme. Non seulement il ne fallait pas lutter ouvertement contre le gouvernement, mais même il fallait s'en servir pour arriver à ses fins. Méjénietzski, quant à lui, soutenait qu'il fallait directement s'en prendre aux autorités, les terroriser, car autrement, le gouvernement serait plus fort et plus malin qu'eux :

« Ce n'est pas vous qui duperez le gouvernement, c'est lui qui vous aura. Nous avons et fait de la propagande au sein du peuple et lutté contre le gouvernement.

— Ah ça oui, vous en avez fait, des choses ! ironisa la brunette.

— En effet, je pense que lutter directement contre le gouvernement est une perte d'énergie erronée, dit Roman.

— Le premier mars⁶, une perte d'énergie ! s'exclama Méjénietzski. Nous avons fait le sacrifice de nous-mêmes, de nos vies, tandis que vous restez bien tranquilles chez vous, à jouir de la vie en vous contentant de prêcher.

— Nous ne jouissons pas tant que ça de la vie », dit tranquillement Roman en parcourant du regard ses camarades, et il rit victorieusement, de son gros rire inexpressif mais bien distinct, sonore et plein d'assurance.

La brunette hochait la tête et affichait un sourire méprisant.

« Nous ne jouissons pas tant que ça de la vie, dit Roman. Et si nous nous retrouvons ici, nous le devons à la réaction⁷, et cette réaction a été précisément produite par le premier mars. »

Méjénietzski se tut. Sentant qu'il étouffait de rage, il sortit dans le couloir.

Notes

1. Méjénietiski est un *narodnik*, les gens de la nouvelle génération sont marxistes, ils fonderont en 1898 le POSDR, tandis que les SR prendront, avec Savinkov et Cie, la relève des attentats de la Narodnaïa Volia...
2. Dmitri Nikolaïevitch Kropotkine, prince comme son cousin, l'anarchiste Pierre Kropotkine. Gouverneur de Kharkov (Kharkiv de nos jours), assassiné dans cette même ville en 1879 par un *narodnik*.
3. Nikolai Vladimirovitch Mézentsov, chef de la police secrète (la *troisième section* de la Chancellerie impériale), assassiné en 1878 par un *narodnik*.
4. Le « tsar libérateur » – ainsi nommé en raison du décret d'abolition du servage (qui ne réglait pas la question paysanne, car il fallait racheter les terres à leurs anciens propriétaires, ce que ne pouvaient faire que des paysans riches et certaines communautés villageoises) de 1861 – fut expédié *ad patres* vingt ans plus tard, à coup de bombes, toujours par les *narodniki*.
5. Roman est déjà le type du socialiste marxiste comptant sur le développement du prolétariat et méprisant la paysannerie arriérée : voir la référence, un peu plus loin, à Kautsky, le maître de Lénine avant sa trahison opportuniste en 1914.
6. Le premier mars 1881 (dans l'ancien calendrier : le 13 mars dans le calendrier grégorien adopté par la suite) est la date de l'attentat décisif réalisé, après d'autres essais infructueux, par les *narodniki* contre Alexandre II.
7. Factuellement exact. Alexandre III fut un tsar fort réactionnaire.

XII

S'efforçant de se calmer, Méjénietiski se mit à aller et venir dans le couloir. Avant l'appel du soir, les portes des cellules étaient ouvertes. Un détenu de haute taille, blond, dont le visage gardait sa bonhomie dans la moitié non rasée¹ de sa tête, s'approcha de Méjénietiski.

« Il y a dans notre cellule un détenu qui, ayant aperçu Votre Honneur², m'a dit de vous faire venir à lui.

— Quel détenu ?

— *Foutu pouvoir*³, c'est comme ça qu'on l'appelle. C'est un petit vieux, un raskolnik. "Amène-moi cet homme", qu'il m'a dit, en parlant de Votre Honneur.

— Et où est-il ?

— Mais ici, dans notre cellule. "Appelle ce monsieur", qu'il m'a dit. »

Accompagné du détenu, Méjénietiski entra dans une petite cellule avec des bancs de planches sur lesquels les prisonniers étaient assis ou étendus.

Sur des planches nues, au bord d'un banc, portant une blouse grise, se trouvait couché le vieux schismatique qui, sept ans plus tôt, était venu poser des questions à Méjénietiski au sujet de Svetlogoub. Le visage du vieillard était pâle, tout ridé et desséché, ses cheveux étaient toujours aussi épais, sa barbe clairsemée avait complètement blanchi et pointait vers le haut. Ses yeux bleus étaient bons et attentifs. Il était renversé sur le dos et avait visiblement de la fièvre : ses mâchoires étaient colorées d'une rougeur malade.

Méjénietiski s'approcha de lui.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-il.

Le vieillard se souleva péniblement sur un coude et lui tendit une petite main tremblante et desséchée. Il s'apprêtait à parler et, semblant vaciller, se mit à respirer lourdement et, reprenant péniblement son souffle, dit :

« Tu ne me l'as pas révélé, autrefois – que Dieu te garde, moi je le révèle à tous.

— Que révélez-vous donc ?

— Au sujet de l'agneau⁴... je révèle à propos de l'agneau... l'autre jeune homme, il était avec l'agneau. *Il est écrit : l'agneau les vaincra tous*⁵... *Ceux qui sont avec lui sont les appelés et les fidèles.*

— Je ne comprends pas, dit Méjénietski.

— Comprends en esprit. *Les rois règneront avec la Bête. Mais l'agneau les vaincra.*

— Quels rois ?

— *Ce sont aussi sept rois : cinq sont tombés, l'un règne, l'autre n'est pas encore venu. Et quand il sera venu, ce sera pour peu de temps*⁶... Tu comprends ? »

Méjénietski hochait la tête en se disant que le vieux délirait, et que ce qu'il disait n'avait pas de sens. Les autres détenus de la cellule pensaient de même. L'homme à la tête à moitié rasée, celui qui avait fait venir Méjénietski, s'approcha de lui et, le poussant légèrement du coude pour attirer son attention, fit un clin de l'œil en désignant le vieillard.

« Il radote, notre *foutu pouvoir*, dit-il. Sans même savoir ce qu'il raconte. »

Ainsi pensaient, en regardant le vieux, aussi bien Méjénietski que ses codétenus présents dans la cellule. Le vieillard ne savait pas bien ce qu'il disait, mais ce qu'il disait avait pour lui une signification nette et profonde. Le sens en était que le mal ne règnerait plus longtemps, que l'ange du bien et de la douceur vaincrait toutes les forces du mal, que cet ange essuierait toutes les larmes et qu'il n'y aurait plus ni pleurs, ni maladie, ni mort. Et il sentait cela se réaliser déjà, et sur toute la terre, parce que cela se produisait dans son âme illuminée par la proximité de la mort.

« Viens vite ! Amen. Viens, Seigneur Jésus⁷ ! » dit-il avec un sourire quelque peu expressif et qui parut à Méjénietski être celui d'un fou.

Notes

1. Tradition du bain russe, rendant les évasions plus difficiles, car la « coiffure » obtenue était très reconnaissable.
2. Une traduction plus exacte du terme russe serait « Votre Gravité », ce qui passe mal en français. C'était une façon respectueuse de s'adresser, avant 1917, aux gens, notamment aux marchands, qui pouvaient être des notables sans être nobles...
3. Voir le début du chapitre VI.
4. Apocalypse, chapitre 5 et suivants.
5. Apocalypse, 17, 14.
6. Apocalypse, 17, 10. Le Vieux-Croyant déforme par moments le texte, que je restitue plus ou moins.
7. Apocalypse, 22, 20.

XIII

« Lui, c'est un représentant du peuple, songeait Méjénietski en sortant de son entrevue avec le vieillard. C'est le meilleur qui soit. Et quelles ténèbres ! Ils (il entendait par là Roman et ses amis) disent : "On ne peut rien faire avec le peuple tel qu'il est à l'heure actuelle." »

Méjénietski avait effectué un temps son travail de révolutionnaire au sein du peuple, et il connaissait toute *l'inertie*, comme il disait, de la paysannerie russe ; il avait aussi servi avec les soldats et fréquenté d'anciens soldats, et connaissait leur foi envers le serment prononcé¹, leur croyance à la nécessité de l'obéissance, et l'impossibilité de les influencer par le raisonnement. Il savait tout cela, mais n'en tirait jamais la conclusion qu'il fallait s'en extraire. La discussion avec les nouveaux révolutionnaires l'avait affligé et irrité.

« Ils disent que tout ce que nous avons fait, que ce qu'ont fait Khaltourine, Kibaltchitch, Perovskaïa², que tout cela était inutile et même nuisible, que c'est cela qui a provoqué la réaction d'Alexandre III, que grâce à eux le peuple est persuadé que toute l'activité révolutionnaire provient de propriétaires ayant assassiné le tsar parce qu'il leur avait enlevé leurs serfs. Quelle absurdité ! Quelle incompréhension et quelle insolence, de penser de la sorte ! » songeait-il en continuant à arpenter le couloir.

Toutes les cellules étaient fermées, sauf celle où se trouvaient les nouveaux révolutionnaires. En s'en approchant, Méjénietski entendit le rire de la détestable brunette et la voix résolue de Roman en train de pérorer. Ils parlaient bien sûr de lui. Méjénietski s'arrêta pour écouter. Roman disait :

« Ne comprenant pas les lois de l'économie, ils ne se sont pas rendu compte de ce qu'ils faisaient. Et la grande tâche était ici... »

Méjénietski ne put entendre quelle était la grande tâche, il ne le voulait pas et n'en avait nul besoin. Le ton seul de cet homme lui montrait le mépris total dans lequel ces gens le tenaient, lui, Méjénietski, un héros de la révolution qui avait sacrifié vingt ans de sa vie à cet objectif.

Et dans son âme s'éleva une effrayante colère, une fureur qu'il n'avait encore jamais éprouvée. Une fureur envers tout et tous, envers ce monde insensé dans lequel seuls pouvaient vivre des gens semblables à des animaux, comme ce vieillard avec son ange, et aussi ces moitiés de bêtes qu'étaient les bourreaux et les geôliers, et puis encore ces impudents doctrinaires, pleins d'assurance et morts-nés.

Le gardien de service entra dans la cellule et emmena les politiques-femmes dans le quartier des femmes. Méjénietski alla tout au bout du couloir pour ne pas les croiser. À son retour, le gardien ferma la porte de la cellule des nouveaux politiques et proposa à Méjénietski de rentrer dans la sienne. Il obéit machinalement, mais demanda au gardien de ne pas fermer sa porte.

Revenu dans sa cellule, Méjénietski s'étendit sur sa couchette, le visage tourné vers le mur.

« Est-il possible que j'aie sacrifié en vain toutes mes forces : mon énergie, ma volonté, ma génialité (depuis toujours, il ne voyait personne au-dessus de lui quant aux qualités intellectuelles), tout cela en vain ?! » Il se souvint d'avoir récemment, déjà en route pour la Sibérie, reçu une lettre de la mère de Svetlogoub, dans laquelle celle-ci, bien comme une femme, lui faisait des reproches qu'il avait trouvés stupides, l'accusant d'avoir perdu son fils en l'entraînant dans le parti terroriste. Cette lettre n'avait provoqué chez lui qu'un sourire de mépris : qu'est-ce que cette femme idiote pouvait bien comprendre des buts qui se dressaient devant lui et devant Svetlogoub ? Mais maintenant, en se souvenant de cette lettre et en repensant à l'être gentil, confiant et ardent qu'était Svetlogoub, il devint pensif, d'abord à son sujet, puis à propos de lui-même. Se pouvait-il que sa vie entière fût une erreur ? Il ferma les yeux et voulut s'endormir, mais il sentit soudain avec effroi revenir l'état d'esprit dont il avait fait l'expérience le premier mois passé à la forteresse Pierre-et-Paul. Réapparaissaient la souffrance dans l'obscurité, les trognes à la grande bouche, velues, horribles, sur un fond noir constellé de petites étoiles, et les silhouettes se montrant à ses yeux ouverts. L'élément nouveau était qu'un criminel à la tête rasée et au pantalon gris se balançait au-dessus de lui. À nouveau, par un enchaînement d'idées, il chercha des yeux un soupirail auquel on pût fixer une corde.

Une insupportable fureur haineuse enflammait le cœur de Méjénietski, exigeant de se manifester ouvertement. Il ne pouvait rester en place, n'arrivait pas à se calmer ni à chasser ses pensées.

« Comment faire ? s'interrogea-t-il. Me couper une artère ? Je ne saurai pas. Me pendre ? C'est le plus simple, bien entendu. »

Il se souvint de la corde nouée autour du fagot de bois entreposé dans le couloir. « Se tenir sur le fagot, ou sur un tabouret. Un garde marche dans le couloir. Mais il s'endormira ou sortira. Il faut attendre le moment, prendre la corde et la fixer au soupirail. »

Debout près de la porte de sa cellule, Méjénietski écoutait les pas du garde marchant dans le couloir, et, de temps en temps, lorsque le garde arrivait à l'autre extrémité du couloir, il jetait un coup d'œil par l'ouverture de la porte. Le garde ne s'en allait pas, il ne s'endormait pas non plus. Écoutant avec avidité le bruit de ses pas, Méjénietski attendait.

Au même moment, dans la cellule où était le vieillard malade, dans l'obscurité à peine éclairée par un fumignon, au milieu des sons nocturnes accompagnant le sommeil, respirations, grognements, gémissements, ronflements et toux, se produisait l'évènement le plus élevé au monde. Le vieux *raskolnik* se mourait, et tout ce qu'il avait recherché et désiré au cours de sa vie se révélait à son âme. Au milieu d'une lumière aveuglante, il voyait l'agneau sous la forme d'un jeune homme lumineux devant qui se tenait une multitude de gens de toutes les nations, en habits blancs, et tous se réjouissaient, et le mal avait disparu de la terre. Cela s'accomplissait, le vieillard le savait, à la fois dans son âme et dans le monde entier, et il éprouvait une haute joie et un grand apaisement.

Pour les gens se trouvant dans la cellule, le fait était que le vieillard râlait, du râle sonore des agonisants : tiré de son sommeil, son voisin avait réveillé les

autres ; et lorsque le rôle prit fin et que le vieux, devenu silencieux, commença à devenir froid, ses codétenus se mirent à cogner à la porte.

Le garde ouvrit la porte et entra dans la cellule. Une dizaine de minutes plus tard, les détenus sortirent le cadavre et le descendirent à la morgue. Le garde referma la porte derrière eux et les suivit. Le couloir resta désert.

« Ferme, ferme, pensa Méjénietski qui, de sa porte, suivait du regard ce qui se passait : tu ne m'empêcheras pas de m'évader de toute cette horreur absurde. »

Méjénietski ne ressentait plus à présent cette épouvante au fond de lui qui l'oppressait jusqu'alors. Une seule pensée l'absorbait : pourvu que rien ne vienne faire obstacle à ses intentions.

Le cœur tremblant, il s'approcha du fagot, dénoua la corde, la retira de dessous le bois et, se retournant vers la porte, la rapporta dans sa cellule. Là, il monta sur un tabouret et jeta la corde sur le soupirail. Ayant noué les extrémités de la corde, il tira sur le nœud et confectionna un nœud coulant, qui se trouva être trop bas. Il renoua la corde, refit le nœud coulant, l'essaya et, tendant l'oreille et regardant avec inquiétude du côté de la porte, il grimpa sur le tabouret, passa la tête dans le nœud coulant, l'arrangea un peu, renversa le tabouret et se pendit...

Ce fut seulement lors de sa ronde matinale que le garde vit Méjénietski agenouillé près du tabouret renversé sur le côté. On dégagea sa tête du nœud coulant. Arrivé en courant, le gardien, qui avait appris que Roman était médecin, le fit venir pour porter secours au pendu.

Tous les moyens habituels furent mis en œuvre pour ranimer Méjénietski, en vain.

Le corps de Méjénietski fut apporté à la morgue, et placé à côté de celui du vieux *raskolnik*.

Notes

1. Servir la patrie et le tsar.
2. Stepane Nikolaïevitch Khaltourine (1850-1878), révolutionnaire, auteur d'attentats, devenu *narodnik* peu avant d'être pendu à Odessa.
Nikolaï Ivanovitch Kilbatchitch (1853-1881), le scientifique du groupe qui fit sauter Alexandre II le premier mars 1881 (ancien calendrier). Pendu à Saint-Pétersbourg avec ses camarades « du premier mars ». C'est par ailleurs l'oncle du révolutionnaire Victor Serge, d'abord membre des SR (Socialistes-Révolutionnaires) en Russie, puis anarchiste en France, puis communiste antistalinien proche de Trotski, toujours en France.
Sophia Lvovna Perovskaïa (1853-1881) : autre membre de la *Narodnaïa Volia* (Liberté du peuple), participa à l'attentat du premier mars et fut pendue avec les autres.